

la science qui ne peut pas *faire faillite*, quoi qu'en ait dit un brave homme au cerveau surchauffé.

Mais, en attendant, quand vous regardez ce beau ciel plein d'étoiles, pouvez-vous nommer ces lueurs scintillantes, les connaissez-vous un peu et avez-vous une petite idée de la carte du firmament ?

Non, généralement non, et, à part de la Grande-Ourse, de la Petite-Ourse, de l'étoile polaire, de Sirius, d'Orion, les trois quarts, les neuf dixièmes des spectateurs de cet admirable tableau ne connaissent rien de rien.

C'est cependant le moment d'étudier ces belles choses et votre vieux chroniqueur ne saurait trop vous engager à consacrer, chaque soir, quelques instants à ce travail si captivant.

Profitez des belles soirées, où, en plein air, vous pouvez faire des observations pleines d'intérêt et qui élèveront votre cœur vers le grand Maître.

L'étude de l'infiniment grand, comme celle de l'infiniment petit est presque une prière, en même temps qu'un grand plaisir.

\* \* \* Les annonces, je ne suis pas le premier à le redire, nous réservent chaque jour des surprises.

Dans la rédaction des décès même, il y a parfois matière à rire, ou tout au moins à faire hausser les épaules.

Un journal annonçait dernièrement la mort de Mme X..., et ajoutait :

"Mme X... était la cousine de M. Z... ex-M. P."

On se demande, en lisant cela, quel sentiment de bêtise ou de sottise vanité a pu pousser un individu (personne du journal, bien entendu), à rédiger une annonce de ce genre.

Est-ce là la seule qualité qu'avait Mme X... que d'être la cousine d'un ancien député ? En vérité, c'est bien peu de chose, et je crois que la pauvre défunte tenait plus à sa réputation d'honnête femme, de bonne épouse et mère de famille, qu'à celle d'être la cousine d'un bonhomme quelconque que le hasard des élections a pu faire député.



## A BATONS ROMPUS

Depuis le mois de mai dernier, mois des roses et de déménagements,—ce qui n'est pas toujours rose pour ceux qui déménagent,—un logement de première classe était à louer. Il lui fallait locataire, car, bien entendu, tout immeuble a propriétaire ou locataire.

Or, voyez le guignon, la guigne, la malchance, comme on dit. Les anciens locataires, qui avaient été mis dehors par le propriétaire, prétendaient, affirmaient, assuraient que le dit logement ne trouverait plus de locataires, à moins que ce ne soient eux, les anciens, qui reviennent l'habiter.

De là, les mauvaises langues prétendaient que les anciens locataires avaient jeté un sort sur la dite maison. Aussi, les gens de l'endroit, les promeneurs, les étrangers, n'osaient-ils s'approcher de cette maison. Ils la fuyaient, prétendant qu'elle était hantée par un diable, entouré de sa cour infernale, tantôt bleu, tantôt rouge.

\* \*

Et les histoires allaient leur train...

Pour peu, les bonnes femmes du pays auraient trempé un rameau béni dans l'eau sainte pour asperger la dite maison et en chasser les esprits mauvais et malfaisants, et cela en latin... de cuisine, car les bonnes femmes de notre époque, à l'instar du diable qui n'y comprend rien parcequ'il n'est pas orthodoxe, parlent latin sans le savoir. Or, par un revirement fort explicable, étant donnée la versatilité des sentiments humains, cette maison vient d'être louée, et tout le monde s'y accourrit et de venir la visiter.

Oui, lecteurs, louée, bien louée, légalement louée

par devant un notaire public, et cela pour période de cinq ans,—pour cent ans, disent les malins,—avec liberté pour le propriétaire,—uniquement pour lui—de renouveler le bail ou de renvoyer chasser ses locataires s'ils ne se conduisent pas bien, s'il ne lui conviennent pas.

\* \*

Comme le bloc de marbre du sculpteur, ces locataires seront-ils "dieux, table ou cuvette ?" C'est ce qui intrigue fort les curieux, mais l'avenir nous l'apprendra.

Pour nous, nous croyons qu'ils seront des dieux, et des dieux bienfaisants, même pour ceux qui avaient peur d'eux, humainement parlant, bien entendu.

\* \*

Et pourquoi ne le seraient-ils pas, après tout ?... Est-ce parce que l'on se méfie presque toujours d'un nouveau venu, d'un étranger, d'un nouveau voisin ?...

En effet, et c'est souvent parce que les propriétaires sont encore plus terribles que leurs locataires ou leurs voisins qu'on les redoute.

—Fait-il du tapage, rentre-t-il tard, fume-t-il, tousse-t-il, crache-t-il, se demande chacun ?

—Peu vous importe, du moment qu'il se conduit bien et vous paie bien !

Tout cela c'est fort bien dit-on, mais on n'en pense pas moins de ce locataire ou de ces nouveaux venus qui ont des manières, des figures étranges... sinistres.

Et les cancans vous assaillent, alors que vous pensez uniquement à "pendre la crémaillère," tant pour fêter votre propriétaire que vos voisins.

Malgré tout cela, on vous surveille, on vous épie, on vous guette, sans se rappeler que le soleil a des taches, et si vous saviez l'inquisition dont vous êtes l'objet, vous préféreriez certainement être le dernier dans une chaumière à vous que le premier dans Rome.

\* \*

Donc, le Parlement est ouvert au moment où nous paraissions, ce qui est une réjouissance pour tout le monde, surtout pour LE MONDE ILLUSTRÉ, heureux et fier de pouvoir compter tant d'illustrations dans le Canada.

\* \*

Tel est, lecteurs, le logement qui n'est plus à louer pour longtemps. C'est la Chambre dans laquelle, à l'instar des concurrents au prix de Rome qui sont en fermés en cellule pendant quarante jours, les élus vont s'enfermer, par cette chaleur apoplectique, pour faire de la belle ouvrage. De par Dieu, c'est la grâce que nous leur souhaitons.



## LES VOICI !

*Son heureux fiancé l'attend, moi je me cache.  
Elle vient : je l'épie, en murmurant tout bas  
Ce reproche, le seul que son oubli m'arrache :  
—Vous ne m'aimiez donc pas ?*

*Les voici tous les deux : ils vont l'un près de l'autre,  
Ils se froissent les doigts en cueillant des vilas.  
—Vous oubliez le jour où ma main prit la vôtre ;  
Vous ne m'aimiez donc pas ?*

*Heureuse, elle rougit, et le jeune homme tremble ;  
Et la douceur du rêve a ralenti leur pas.  
—Vous oubliez le jour où nous errions ensemble ;  
Vous ne m'aimiez donc pas ?*

*Il s'est penché sur elle en murmurant : " Je t'aime !  
Sur mon bras laisse aller, laisse peser ton bras."  
—Vous oubliez le jour où j'ai parlé de même.  
Vous ne m'aimiez donc pas ?*

*Oh ! comme elle a levé cet œil bleu que j'adore !  
Elle m'a vu dans l'ombre et me sourit, hélas !  
—Que vous ai-je donc fait, pour me sourire encore  
Quand vous ne m'aimez pas ?*

SULLY PRUDHOMME.

## EXPLICATION

A mon amie Louissette.

La lecture de votre réplique du 18 juillet m'a beaucoup amusée, ma chère Louissette. Je vous avoue même que j'ai ri de grand cœur. N'allez pas prendre mon hilarité pour une moquerie qui, de ma part, serait très déplacée, mais plutôt pour l'effet d'un malentendu dont vous rirez vous-même, quand je vous en aurai donné l'explication.

En lisant mon article du 27 juin, vous avez cru voir en moi une épouse agacée, malheureuse par les autres ou par elle-même ; qui, dans son dépit, confiait au MONDE ILLUSTRÉ le trop plein de son cœur gonflé d'amertume. (Laissez-moi vous dire en passant, madame, que si j'avais été dans cette position, ce n'est pas au public, par l'entremise d'un journal, que j'aurais confié mes peines). Votre bon cœur, ému de compassion pour moi et pour le pauvre être condamné à vivre à mes côtés, vous vous êtes empressée de me donner un conseil rempli de dévouement et de bon sens, et dont mon prétendu mari vous serait très reconnaissant s'il existait autrement que dans votre imagination.

Aujourd'hui, en relisant mon article du 27 juin, je me suis avoué qu'il pouvait très bien être interprété de cette manière ; mais lorsque je l'ai livré au public, j'étais si loin de penser qu'on verrait en moi une épouse mécontente, et qu'on me donnerait des conseils en conséquence, que vraiment, je vous le répète, j'ai ri de bon cœur. Si au contraire j'avais été peinée de me voir incomprise, j'aurais pu me consoler en pensant au spirituel Ribon, qui, pour avoir émis ses opinions sur l'amour, en juge et non en avocat, s'est vu condamné à passer, au moins dans l'esprit de quelques personnes, pour un pauvre amoureux victime d'une trahison. J'aime à parcourir souvent ce sublime article : " Sait-on aimer," dont j'admire la justesse d'inspiration ; et les répliques de quelques jeunes amoureuses, qui reprochent amèrement au sceptique Ribon d'avoir renversé d'un coup de plume leurs plus douces illusions.

A quoi bon, aussi, briser les illusions d'autrui ?... Pourquoi aller dire, à ceux qui se prétendent heureux, qu'ils ne le sont pas autant qu'ils le croient, ou qu'ils veulent nous le faire croire : le bonheur terrestre n'est-il pas toujours une illusion ?... La jeune épouse qui vante, en termes séduisants, les charmes de son foyer, en ne manquant pas de s'attribuer toutes les qualités de son mari, ne serait-elle pas froissée si on lui répondait : " Vos roses sont trop belles, pour être sans épines." Mais non, ne lui disons pas cela, car il serait à craindre que cette brusque franchise fût mal interprétée. Disons-lui plutôt : " Soyez heureuse à votre manière, et nous le serons à la nôtre "...

Oh ! excusez-moi, madame, car je m'aperçois qu'en me livrant à mes réflexions, j'oublie les sujets primitifs de notre entretien : toilette et politique. Sur ce dernier point, vous êtes tout-à-fait de mon avis ; et à propos de la toilette, je suppose que votre silence veut dire approbation ! Alors, je me retire en me félicitant d'avoir eu l'avantage de converser avec une personne d'esprit, et en remerciant le gracieux MONDE ILLUSTRÉ, d'avoir bien voulu placer mes pauvres écrits parmi les riches bijoux littéraires, qui font l'ornement de cet intéressant journal.

En vous disant adieu, ma chère Louissette, je tiens à vous remercier de votre excellent conseil, que je mets en réserve pour plus tard ; et s'il vous plaisait de m'en adresser un autre, dont je pourrais profiter actuellement, je l'accueillerais avec plaisir. Sur cette espérance je supprime mon " adieu ", pour un " au revoir ".

ALIX TOPAZE.

Agir sans principe, c'est consulter sa montre après avoir placé l'aiguille au hasard.—Mme ROLAND.

Une épine vous blesse, bien vite ôtez-la ; mais ne cherchez jamais qui la mit dans votre cœur ; en le découvrant, vous aggravez votre mal.—P. de CASTEL-FLEURY.